

## Le sujet de la psychanalyse, identités et désidentification

C'est avec la clinique de l'hystérie que Freud a engagé une coupure avec l'approche médicale du corps et par là-même avec le dualisme traditionnel de la philosophie opposant corps et esprit.

Freud intègre le corps dans une dimension langagière qui le noue à l'inconscient du sujet.

Lacan quant à lui, a fait référence au « sujet » pour rendre compte de la dimension de l'inconscient.

Le sujet de l'inconscient est un sujet qui parle là où il ne pense pas. Ce sujet de l'inconscient ne parle pas, il est parlé par un discours qui lui revient de l'Autre. S'il parle, il n'est pas pour autant l'auteur de ses paroles. Façonné par les signifiants de l'Autre, il a été introduit à LA loi symbolique, non sans une certaine forme d'aliénation.

Le sujet de la psychanalyse lacanienne est détaché du « moi » freudien. Lacan précise que le sujet ne rejoint d'aucune façon la conception du moi et que le sujet est personne, il est décomposé, morcelé.

Pour autant, il ne suffit pas de dire « *le Je du sujet inconscient n'est pas moi* ». Le Je désigne le sujet mais ne le signifie pas. Moi et Je ne sont pas équivalents, ni unitaires. Lacan rappelle qu'entre le sujet de l'inconscient et l'organisation du moi, il y a non seulement dissymétrie absolue mais différence radicale (séance du 15/12/1954 Séminaire II). Le Je est plus complexe qu'un simple rattachement au moi.

Le Moi se présente comme résultat d'identifications successives qui expliquent pourquoi il ne constitue jamais une instance parfaitement unifiée et pourquoi il est toujours menacé d'éclatement. Il reste pris dans un processus identificatoire qui ne reconnaît que le semblable ou l'identique.

Le « stade du miroir » a montré que le sujet humain se situait ailleurs qu'au niveau du Moi et de sa conscience de soi. Ce que reconnaît l'enfant dans le miroir est d'abord l'image d'un autre. Image renversée qui lui représente son propre corps comme un autre : « *La vision d'une image dans le miroir plan est exactement équivalente pour le sujet à ce que serait l'image de l'objet réel pour un spectateur qui serait au-delà de ce miroir, à la place même où le sujet voit son image* » (Séminaire, Livre I : les écrits techniques de Freud de J.Lacan, p.160). L'enfant se voit comme étant quelqu'un d'autre et en même temps il se voit comme un autre qui le voit depuis l'extérieur.

L'« aliénation primordiale » de l'expérience du miroir consiste, selon Lacan, dans le fait que le sujet se voit être vu par un autre et comme un autre. L'autre ne constitue pas un moment dans la dialectique du Moi, mais au contraire une « aliénation primordiale » qui désaxe la conscience de soi dès

son origine. Le Moi qui naît dans le stade du miroir est une forme idéale, un « Moi-idéal » qui donne une inscription imaginaire au devenir du sujet.

Le sujet est conduit à la conscience de soi à travers la médiation par l'autre: « *C'est dans l'autre que le sujet s'identifie et même s'éprouve tout d'abord* », disait Lacan.

Le sujet de la psychanalyse, doit donc se situer ailleurs que sur le plan du Moi. Cet ailleurs est l'Autre, à savoir l'essence même de la « dimension symbolique ».

La « dimension symbolique » apparaît dans l'expérience du miroir grâce à un tiers. La communication qui a lieu entre l'enfant et cette troisième personne (mère, père, nourrice etc.) consiste en un échange de regards. L'enfant trouve dans le regard de l'Autre une confirmation de sa propre reconnaissance de l'image et de son identification à celle-ci. C'est l'autre qui vient légitimer, valider la subjectivité propre de l'enfant : l'ensemble de la réflexion imaginaire reste originellement suspendu à l'acquiescement de cet Autre.

Le sujet, par ce qui est l'effet même des signifiants inscrits en lui, ne se situe que comme divisé de manière irréductible.

Le sujet de l'inconscient est aussi un sujet vide d'identité, un sujet qui s'identifie à l'Autre, précisément pour trouver son être, là où il a affaire au manque-à-être.

Le sujet de l'inconscient est un sujet transindividuel, parlé par l'Autre et inscrit dans une histoire qui a précédé celui qui parle et se poursuivra après lui.

L'Autre est d'une certaine manière, le point noeudal du sujet. Chaque sujet est fait de l'ensemble des paroles qui l'ont frappé et aussi de toutes celles qu'il pourra ensuite repérer et identifier, grâce à l'expérience analytique.

Le sujet de l'inconscient, est sans doute à mettre en perspective, voire en opposition avec le terme d'identité (sexuelle, de genre, sociale, religieuse, ethnique etc.) qui laisse davantage place au Nous qu'au Je et n'est pas sans incidences éthiques et politiques : cf. le médiatique « Je suis Charlie » qui témoigne d'un Je qui est couvert par un Nous et qui renvoie à un sentiment d'appartenance à une communauté, un groupe d'autres (c'est ce qui a pu être observé par S.Freud dans psychologie des masses et analyse du moi où Freud avait conclu qu'une masse est une réunion d'individus qui ont introduit la même personne dans leur surmoi et qui, sur la base de cette communauté, se sont identifiés les uns aux autres dans leur moi).

Peut-être qu'ici, serait-il opportun de questionner cette sentence lacanienne : « *l'inconscient, c'est le politique* » ? éclairée à partir de cette

question du sujet de l'inconscient comme sujet sans identité, mais tissé d'identifications méconnues par celui-là-même qui tente de parler de son histoire. Le sujet de la politique ce n'est pas le Je, c'est le Nous.

Cette question de l'identité est au cœur du politique et prend place de signifiant-maître dans nos sociétés globalisantes, projetant chacun dans un évident repli identitaire (discours de la science complice avec un capitalisme sauvage mondialisé met à mal le sujet de la psychanalyse).

Pour Freud, la transformation de la relation de l'enfant aux parents en surmoi trouve son fondement dans ce qu'il désigne par identification.

Pour Lacan, l'identification peut avoir lieu à chaque fois que le sujet reconnaît la similarité d'une personne et du Moi (SA IX l'identification, p.100). Mais l'identification à l'objet, conçu comme « objet imaginaire » (SA III les psychoses, p.42), érige également un Moi idéal qui se révèle être davantage pervers et sadique, qu'idéal, si l'on considère les injonctions surmoïques.

Le sujet de la psychanalyse est un sujet sans identité mais pas sans histoire ni sans désir, ou du moins c'est tout l'enjeu de la cure analytique que de permettre au patient, au travers de l'expérience, de devenir sujet désirant : « wo es war, soll ich werden » où *Es*, le ça, est vu comme le sujet, le but de l'analyse étant de faire émerger le ça face à la réalité, pour que le *je* puisse advenir.

L'identité en psychanalyse s'aborde en effet à partir du « *Je* ». Ce « *Je* », auquel se réfère la psychanalyse lacanienne, c'est le « *Je* » de la parole et du langage, le « *Je* » qui en parlant fait une place à l'inconscient, soit le « *Je* » de la parole détachée de tout effort de maîtrise : « *lâcher les amarres de la parole* » disait Lacan en 1954. C'est à dire, non seulement laisser place aux associations libres, règle première de la psychanalyse, mais également lâcher les amarres du sujet à l'Autre.

Ce « *Je* » qui est aussi un « *Autre* » conduit celui qui parle à se détacher de ce qu'il croyait être. La psychanalyse rend ainsi possible une aventure subjective qui donne un destin nouveau aux identifications qu'on prenait pour des identités inaltérables.

L'identité en psychanalyse peut être conçue comme un rapport singulier que chacun entretient avec son symptôme qui est à la fois ce qui gêne, sinon ce qui fait souffrir mais qui a aussi valeur de vérité pour le sujet, puisque le sujet en jouit. J-A Miller dit, à propos du symptôme, qu'il n'est rien d'autre que « *l'identité la plus assurée* » de quelqu'un. Il témoigne de la trace du discours de l'Autre qui a marqué la chair du sujet à son insu.

L'identité n'est pas un moi idéal, car tout le travail de la psychanalyse doit consister à dégager le sujet de son aliénation au Moi idéal pour l'amener à se situer par rapport à l'Idéal du moi qui est seul à même de le soustraire

à la violence du Surmoi. Pour Lacan, l'idéal du moi incarne les références symboliques par rapport auxquelles le sujet doit trouver à se situer dans sa vérité propre.

L'expérience de la psychanalyse est l'expérience de la parole qui permet le questionnement de l'être du patient, le conduisant à un repérage et à une dissolution des identifications, à les reconsiderer et à conduire le sujet à affronter ce qu'il y a en lui de trouble quant à sa souffrance mais aussi, d'une certaine façon, à s'extraire du discours dominant.

Le symptôme est écriture qu'il convient de déchiffrer, il est un « je » qui est aussi un « Autre ». Le symptôme serait-il alors la marque d'identifications trop nombreuses et trop puissantes, aliénantes ? Sans doute, si la psychanalyse se propose de les dissoudre et de les transformer.

Le parcours psychanalytique procède de la désidentification aliénante d'un sujet qui n'a pas d'identité préalable, qui est un manque-à-être, et permet l'avènement d'un sujet désirant. Ce qui fait le sujet pour la psychanalyse, ce n'est pas l'identité mais au contraire, sa perte.

### **Vignette clinique :**

Pour illustrer ces propos, je souhaiterais vous faire part d'une vignette clinique concernant un patient que j'ai suivi pendant 1 an et demi.

Il s'agit d'un homme d'origine antillaise de 28 ans qui est venu me voir car il voulait vivre « normalement » selon ses propres mots.

Lorsque Yannick est venu au cabinet, il ne travaillait pas, disait ne savoir rien faire, avait eu le bac mais n'avait pas réussi à poursuivre des études universitaires. Tout comme sa mère, il est très apragmatique, anhédonique et aboulique (sans volonté), ils souffrent tous deux d'un état dépressif latent ainsi que d'importantes douleurs dorsales et lombaires qui les clouent à la maison. Lui a entamé des démarches auprès de la MDPH pour que son invalidité soit reconnue. Il craint de devenir handicapé.

Pendant ses cours, en école primaire et au collège, il fut victime de narcolepsie et souffre-douleur de bon nombre de ses camarades. La narcolepsie s'est atténuée lorsqu'il s'est installé en France avec sa mère à l'âge de 15 ans.

La cohabitation avec la mère est très pénible car elle est mutique et les rares paroles qu'elle adresse sont généralement négatives parfois humiliantes, à l'encontre de son fils en particulier, et à l'encontre des autres d'une manière générale.

Il évoque l'absence total de rapports avec la mère depuis qu'il est enfant, tant physiques que verbaux. Le père de son côté l'appelle jusqu'à 2 fois par jour, en cachette de la mère, pour lui demander de l'aider en informatique et savoir s'il a trouvé du travail. Le père dit qu'il sait ce qui est bon pour lui.

Viscéralement attaché à sa mère, il vit très en retrait de toute forme de vie sociale et ressent une forte culpabilité à la laisser seule, ce qui l'empêche de voir ses deux uniques amis, de sortir d'un périmètre (que j'avais transformé en « mèrimètre ») restreint et également, d'avoir toute forme de relation amoureuse ou sexuelle : « s'engager dans une relation amoureuse c'est devoir supporter les problèmes de la fille » m'avait-il dit.

Il évoque son dégoût des contacts physiques, dit qu'il ne serre pas les mains et se les lave très souvent.

Vers l'âge de 8 ans, en Guyane, il est tombé amoureux d'une petite camarade, ce qui avait suscité les moqueries de sa mère à la sortie de l'école. Yannick dit que cet événement a été très marquant et lui a fait renoncer à toute conquête féminine par la suite.

Au bout de deux mois de cure, il m'avouera avoir été victime d'abus sexuels de la part du fils aîné d'une voisine de sa mère lorsqu'il avait 6 ans. Les images de ces agressions lui reviennent en tête de manière fréquente et ce sont en définitive ces pensées obsédantes qui l'avaient convaincu à venir me consulter.

C'est sur la base de cet événement jamais verbalisé que va venir se décliner toute une problématique de son rapport à son corps propre.

Il va s'avérer qu'il ne parviendra pas à se décrire physiquement : aucun qualificatif ne viendra en séance, ne sera pas en mesure de parler de son visage, de sa morphologie générale, hormis de ses cheveux et de ses cuisses. N'a pas souvenir d'avoir reçu des caresses et a lui-même du mal à toucher les différentes parties de son corps. Parlant de son physique, il évoquera d'abord celui de sa mère. Lui, l'a toujours trouvée belle mais elle se trouvait moche, ne voulait jamais être prise en photo et avait masqué ou enlevé tous les miroirs de la maison. Il dira qu'il ne s'est réellement jamais vu de manière détaillée et dans sa globalité avant l'âge de 19 ans, n'a donc jamais eu réellement conscience de son intégrité.

L'absence de miroir marque une défaillance dans le développement de l'enfant et dans sa constitution subjective. En supprimant les miroirs, la mère a littéralement aliéné son enfant à elle. Son corps appartenait à sa mère qui seule pouvait le voir, ce qui explique notamment le fait que la séparation tant réelle que symbolique n'a pu se faire ; formant un tout avec elle, souffrant des mêmes maladies et n'entretenant de rapports qu'au travers de silences et de tensions. Pour qu'il y ait un rapport, ce qu'il regrettait de ne pouvoir engager, il faut du deux. L'absence de miroir n'a

pas permis la séparation des corps, n'a pu produire du deux et a entravé toute subjectivation.

Tout le travail analytique lui a permis de se détacher de cette relation pathogène, de lui permettre de se construire en tant que sujet au travers d'une désidentification.

Au fil de la thérapie, Yannick a obtenu un CDI à l'Armée du Salut et a été promu rapidement à des tâches d'encadrement et d'animations auprès d'enfants en grande difficultés scolaires. Il a fait preuve d'une certaine satisfaction à s'engager dans un cadre (miroir/cadrage de l'objectif) autre que celui imposé par sa mère.

Il s'est offert un appareil photo, cadeau qu'il avait demandé à ses parents mais qu'il n'avait jamais pu obtenir, lui permettant d'avoir son propre regard sur la vie et le monde qui l'entoure.

Enfin, il est parvenu à se libérer de l'emprise de sa mère en prenant un logement qu'il a pu assumer financièrement. Dès lors, ces détachements ont marqué l'interruption de notre travail dans le courant de l'été 2020.

En conclusion, je pourrais témoigner du fait que ce parcours analytique a abouti à un certain nombre de désidentifications, à une réconciliation avec des désirs d'enfants qui étaient restés écrasés pour satisfaire le désir de l'Autre et à engager une reconstruction subjective, où la pulsion de vie a pris le dessus sur la pulsion de mort.